

# **LA NUIT DES LAVANDIÈRES**

GUÉNAËL LE DUC

# LA NUIT DES LAVANDIÈRES

Couverture :  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



Pour Barbara  
Pour Édouard

# Prologue

Depuis quelques nuits, Nathalie dormait peu. Elle s'endormait comme d'habitude mais son sommeil, ébréché, cassait comme un pot de faïence à cause de ce rêve qui la harcelait. Elle était dans la mer, la marée montait et son corps peu à peu disparaissait dans l'immensité. Ses pieds collés sur l'estran, elle était incapable de se mouvoir. Et la mer montait, passait ses seins, noyait ses épaules. Elle criait les mains en sémaphore, appelait des silhouettes là-bas sur la plage et personne ne l'entendait. Pour chercher sa respiration elle basculait la tête en arrière, mais l'eau salée, implacable, remplissait sa bouche comme une coupe et se répandait dans ses poumons, dans un concert de gargarismes désespérés. Finalement à bout d'oxygène, elle giclait du sommeil, paniquée, trempée de sueur, se dressait comme une folle sur son lit en arrachant une respiration avec un bruit de cataracte. Se rendormir après cela lui était impossible avant le petit matin. La terreur de revivre le même rêve, son cœur battant sa poitrine. La nuit empoisonnée l'assailait de souvenirs obscurs. Des souvenirs de son enfance censés rester enfouis, qu'elle

aurait souhaité scellés dans du plomb, oubliés comme des déchets nucléaires. Elle revivait sans cesse cette journée de l'été 1990.

C'était pourtant un après-midi banal de juillet. La plage s'étirait, langoureusement. Des vagues placides venaient la lécher, dans la lumière du soleil qui plombait l'horizon d'un gris-perle, et les heures moites poussaient des soupirs assoiffés. Des corps bruns alanguis dégoulaient sur le sable jaune, comme un été de l'hémisphère Sud. D'autres encore jouaient dans les flots frais comme des mirages, avec une joie contenue, derrière les volutes translucides de la chaleur. Dans la torpeur estivale, dans la mosaïque d'ocres, se prélassaient quatre jeunes filles aux maillots colorés. Leur jeunesse faisait qu'elles ne méritaient pas encore le nom de femme. Mais elles avaient oublié, depuis des années déjà, les pelles et les seaux, au profit des flacons de monoï et des sourires trop sucrés. Chacune d'elle savait que la nature complaisante l'avait dotée d'un physique avantageux et ce genre de sourire pouvait faire des dégâts auprès de la gent masculine.

D'un an plus âgée que les autres, Nathalie était la plus vénéneuse. Son corps racontait déjà la femme qu'elle deviendrait. Elle avait déjà les désirs d'une plante carnivore et une détermination sans faille. Elle avait coutume de dire à ses amies que « son utérus voulait jouir », ce qui les faisait rire et démontrait du même coup leur manque de maturité sexuelle. Mais Nathalie faisait passer ses envies par cette blague de mauvais goût, qu'elle assumait parfaitement à l'époque, et dont elle rougissait aujourd'hui.

Le soleil avait bien avancé sa descente quand Nathalie se redressa pour demander une cigarette à sa copine. Elle ôta le casque de son walkman dans lequel elle avait mis une cassette d'INXS et on entendait le célèbre riff de *Devil Inside*. Sophie sortit son paquet de Peter Stuyvesant et

le tendit à Nathalie. Elle en prit une et l'alluma avec son bic rouge qu'elle avait laissé sur sa serviette, près de sa cuisse droite.

— Il arrive quand, Damien ? demanda-t-elle à la cantonade.

Les deux autres, semblant dormir, ne réagirent même pas. Sophie, qui extrayait aussi une cigarette de son paquet, regarda Nathalie.

— Sérieux ? Tu attends Damien ?

— Ouais, pourquoi pas ? Il est mignon, non ?

— Ouais, c'est clair. Mais l'an dernier, il avait plutôt l'air de craquer sur la Parisienne.

— Ah, ouais ! La Parisienne...

Sophie vit le visage de Nathalie qui se contractait, comme le rideau de métal de l'épicier du coin quand il fermait boutique. Dans un crissement de tôles !

— Ne t'inquiète pas, siffla-t-elle. Elle ne restera pas longtemps sur mon chemin.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Sophie tira sur sa cigarette en regardant l'horizon. Savait-elle vraiment ce qu'elle devait comprendre, à l'instant ? Elle ne voyait pas Nathalie qui était derrière elle, mais elle sentait qu'elle fumait aussi sa cigarette, dans ce silence lourd et immobile. Sur cette plage où l'espace d'une parenthèse, tout lui avait semblé figé. Puis Nathalie bougea. Elle écrasa sa cigarette dans le sable, remit le casque du walkman sur ses oreilles et s'allongea sur le dos. Calme. Sans une parole de plus. Comme si déjà tout était dit.

Elle posa les pieds sur le sol frais, ce qui sembla la rassurer. En passant sa main sur le drap, elle constata qu'il était à tordre. Elle se rendit dans la salle de bains et alluma la lumière. La sueur perlait sur le visage dans le miroir qu'elle reconnaissait à peine. Les traits étaient toujours là, c'était bien son visage mais le rêve avait jeté une ombre. Elle prit une serviette pour s'essuyer mais cela ne changea

pas son reflet. Elle déboutonna la veste de son pyjama, passa la serviette sur ses seins, sous ses aisselles douces et finalement se pencha vers le filet d'eau qu'elle fit couler du robinet. Ses joues et sa poitrine frémirent sous l'effet du froid. Elle s'essuya de nouveau et se retourna en posant la serviette de toilette, le regard vers l'obscurité du couloir, de sa chambre, de son sommeil.

Pendant des années, son inconscient avait fait le travail. Il avait dissimulé ces regrettables vacances sous un tas d'autres souvenirs, moins médiocres ou plus heureux. Mais les détritiques que l'on enfouit finissent toujours par ressortir quelque part. Nathalie sentait que les choses revenaient avec un accent sourd, dans un concert de cris des âmes des enfers. Un chien noir et baveux aux babines retroussées la pistait dans l'abîme. Ses yeux ardents brûlaient sa chair, son goitre caverneux déchirait ses tympanes. Elle n'aurait jamais pensé que l'enfance pouvait revenir avec une telle violence. Elle avait oublié de refermer le passé.

# 1

*Octobre 2011*

Dans la panique, Pauline n'avait pas choisi la bonne direction pour s'enfuir. Plus elle s'éloignait, plus la bête s'approchait, plus la nuit urbaine perdait ses halos orangés. D'instinct, elle s'était relevée et avait couru à l'aveugle, sans stratégie. Il fallait pourtant lui échapper, car derrière, c'était la mort avec sa grande faux qui courait.

Au départ, tout s'était bien passé. Elle avait accepté de le suivre. Il avait stationné la voiture sur le port, près d'un ponton où dormaient les bateaux. Le sien était le dernier du débarcadère. Complices, ils étaient sortis du véhicule sans claquer les portes. Mais quand il avait ouvert le coffre, la forme dedans, les lampadaires, la nuit, tout s'était mis à tourner. Alors, incontrôlable, un cri avait tranché sa poitrine. Un cri perçant, déchirant. La réaction n'avait pas tardé. Un coup puissant avait heurté sa tempe et pendant quelque temps, elle était restée au sol, dans le cirage. En recouvrant ses sens, elle avait patienté des poussières de temps, les yeux vacillant comme une

flamme au vent. Pendant ces secondes, ou ces minutes, il s'était affairé autour de la voiture. Puis elle avait pensé que c'était le bon moment pour s'enfuir du seul côté qui était libre ; la position de l'homme empêchait tout accès vers le centre-ville. Avec l'effet de surprise, elle avait pu gagner quelques secondes. Son corps athlétique avait percé la nuit. Lui, avait dû terminer sa triste besogne. Elle était déjà loin quand elle avait entendu la voiture démarrer. Mais la route qui longeait le canal était déserte. En se retournant, elle aperçut les phares à deux cents mètres environ. Elle se jeta derrière un buisson qui était si mince qu'il ne pourrait la dissimuler. Elle n'avait pas le choix, il n'y avait que le canal. Elle dévala la berge et glissa son corps dans l'eau noire, en appuyant ses mains sur les cailloux du bord. Tous ses muscles se raidirent. Elle serra les dents qui grincèrent pour retenir tous les sons qui voulaient jaillir du plus profond de son ventre. Elle n'avait jamais pris un bain aussi glacial, mais peu à peu, elle s'habitua à la température. La voiture rugit, il la dépassait. Soudain, le bruit des roues qui raclent le bitume. Il avait compris. Une portière claque. Elle voit le faisceau de la lampe qui fouille le bord du canal vers l'aval, elle décide de tenter sa chance à la nage. Avec précautions, elle s'enfonce dans l'eau saumâtre et ses longs cheveux noirs flottent comme une méduse fanée. De son pied droit elle donne une impulsion. Elle nage quelques secondes sous l'eau mais l'abîme noir et glacé l'effraie, elle relève la tête pour reprendre sa respiration que le froid rendait courte. L'autre rive était à une dizaine de mètres devant elle. Elle se retourna doucement en soufflant par à-coups. Son poursuivant était toujours sur la rive qu'elle venait de quitter et elle voyait les mouvements de la lampe devenir plus nerveux. Avec un peu de chance, elle pourrait s'échapper. Soudain, le faisceau arriva brutalement vers elle. Il ne la vit pas tout de suite. Elle essaya de disparaître

de nouveau vers l'abîme, mais bientôt les mouvements concentriques de l'eau qui partaient à chacun de ses mouvements tombèrent dans le rai de lumière, et le cercle verdâtre ne tarda pas à sertir son visage apeuré comme un trophée de chasse. Sa réaction fut immédiate, il courut vers sa voiture et démarra rapidement pour faire demi-tour et traverser par le pont situé à trois cents mètres en amont. Pauline improvisa un crawl et ses mains s'agrippèrent à la berge opposée. Elle déchira ses ongles en se hissant, mais elle parvint sur le bitume crevassé. Alors elle courut, aveugle. Son regard troublé par l'eau ruisselante n'avait pas une idée très claire de la topographie. Son cœur heurtait sa poitrine. Elle discerna une vieille usine en tôles, mais se douta que c'était le premier endroit où il viendrait chercher. Alors elle dépassa l'usine. Elle n'entendait pas encore la voiture. Un vieux cotre à la coque rongée par les crustacés mourait le long du canal près d'un lampadaire anémique qui sortait à peine vainqueur de la nuit. Elle enjamba le bastingage, affolée, et descendit les marches pour se tapir à fond de cale. Par les fentes de l'habacle disloqué, elle aperçut les yeux de la voiture qui léchaient les murs de l'usine. Elle se recroquevilla, les genoux serrés sous son menton. Les phares étaient dirigés maintenant sur le bateau, une lueur aveuglante passait par les interstices, éclairant la cabine où elle gelottait. Alors elle comprit que tout allait prendre fin ici. Dans la panique, elle n'avait pas pris garde. Une traînée humide sur le sol indiquait son itinéraire. Le froid qui la saisit et la peur la firent trembler. Elle avait froid comme elle avait eu froid presque toute sa vie. Les phares s'éteignirent, faisant naître un ultime soupçon sadique d'espoir. S'il ne voyait pas l'eau au sol, il ne la trouverait peut-être pas. S'il ne voyait pas l'eau !? Elle ferma les yeux très fort comme pour le rendre aveugle. Pendant longtemps, il n'y eut que du silence, et le bercement léger du navire qui ondulait

sur l'eau calme. Les images les plus atroces lui passèrent par la tête. Elle ne voulait pas quitter la vie. Elle pouvait lui reprocher toutes les avanies, mais ces derniers temps, elle avait cru percevoir des sensations nouvelles. Il lui semblait même qu'elle pouvait connaître le bonheur. Elle avait commencé à le ressentir, à le toucher. Il lui fallait vivre, pour le toucher encore. Il ne pouvait pas la trouver. Il ne fallait pas qu'il la trouve. Avec lui, tout n'était que malheur et destruction. L'envie de vivre, le silence, elle commença à croire en sa survie et sa respiration se ralentit. Elle souffla doucement pour maîtriser le froid de ses vêtements trempés sur sa peau. Alors un craquement sec se fit entendre, une lumière puissante l'aveugla. Elle sombra.

Le vieux Charlie ne dormait pas encore ce soir. Il y avait comme une lourdeur dans l'air. Les ombres des éclairages urbains et les phares des voitures, rares à cette heure, étaient conformes à leur habitude, à cela près que, cette nuit, ils portaient un je-ne-sais-quoi d'inquiétant. Recroquevillé sur ses cartons qui l'isolaient du sol, une oreille attentive le faisait toujours légèrement relever la tête et rechercher l'origine des bruits, d'un regard furtif et bestial, dissimulé par son sac de couchage. Par chance, son statut social faisait de lui une simple chose posée là, et en général, on ne le voyait pas. Mais par habitude, Charlie savait aussi que cette transparence s'effaçait, quand il s'agissait d'en prendre plein la gueule. Et puis, ce soir, il n'était pas vraiment sur son territoire ; le monde de la rue est très territorial et un mauvais coup est si vite arrivé, surtout passé la soixantaine. Le début de nuit s'était déroulé comme les autres sur cette partie du port. Caen fidèle à elle-même. Quelques voitures, quelques mecs bourrés, rien à signaler. C'est après que Charlie avait décidé de changer de lieu, bien qu'il logeât

au même endroit depuis un paquet de semaines, ou de mois, de toute façon, le temps était devenu uniforme. Après, le cri. Il en avait entendu des cris. Mais celui-là avait quelque chose de... de pas normal. Il avait déchiré son sommeil d'abord puis s'était tu alors qu'il semblait qu'il avait encore quelque chose à dire. Comme s'il avait été étouffé mais pas de son propre chef. Un cri qu'on aurait emprisonné pour l'empêcher de parler. De sorte que Charlie, dans un demi-sommeil, avait été incapable d'en situer l'origine. Et puis de toute façon, qui est-ce qui écoute une chose. Les flics ? Tu parles... Il auraient commencé par demander les papiers, puis lui auraient conseillé de cuver son vin. Les préjugés ont la vie dure. Il était d'abord resté éberlué. Assis sur son couchage, il avait fouillé la nuit par-dessus les carrosseries de voitures et les coques de bateaux. Avait-il rêvé ? Non. Pas possible. Le cri s'était tu après son réveil. Les rêves ne survivent pas à l'état de veille. S'il avait été un peu plus crédule, il aurait sûrement cru à une créature de la nuit. Comment les appelle-t-on ? Les choses là... Ah, le mot lui échappait. Bon sang, c'était pourtant vrai, ce cri n'avait rien d'humain ! Après avoir réfléchi, il avait statué sur le fait que le meilleur parti était peut-être de décamper, de changer d'air. Cette décision lui semblait arbitraire et même sûrement un peu timorée, mais son inconscient s'était laissé envahir par une sorte de panique. Quelque chose de très irraisonné qui ne lui criait qu'un seul mot : « Fuis ! Ne cherche pas à affronter les créatures de la nuit ! ». En prenant soin de rester une chose, une ombre de plus dans le paysage nocturne, il avait transporté ses pénates vers le centre de la ville. De toute façon, l'air du port allait commencer à devenir un peu frais et humide pour ses rhumatismes, une autre résidence ne serait pas du luxe pour passer l'hiver. La vie était étrange. Toute sa vie, il avait adoré Charlie Chaplin. Il avait consacré son

énergie à faire comme lui, être un acteur. Mais n'est pas Charlot qui veut. Et maintenant, il jouait pour de vrai le rôle que Chaplin avait souvent incarné, un vagabond. Il eût été préférable de jouer Monsieur Verdoux. Mais pour cela, il faut des dispositions. Il faut être capable d'effrayer la nuit. Charlie alluma un mégot.

## 2

Son mètre quatre-vingt-huit vautre dans son fauteuil, la jambe droite sur le genou gauche, Alex Bauman tirait sur les derniers instants d'une cigarette. Son esprit contemplait sans les voir, les arabesques de fumée qui flottaient au plafond et sa main droite tapotait un dossier anorexique rouge qui, outre le nom de l'affaire, portait la mention : classé. Pour l'exhumer, Bauman était descendu dans les sous-sols de la brigade qu'il avait surnommée Tintagel avec son ironie coutumière, en découvrant la vétusté des locaux. Au spectacle du crâne lisse du colonel, il s'était encore imaginé la lande sur laquelle reposait l'antique édifice. Mais la découverte de son bureau avec un parquet qui craquait agréablement l'avait réconcilié avec sa nouvelle affectation. Plus tard, il s'était aventuré au sous-sol. Une pièce, au fond d'un couloir sombre, bien après le repaire de Claude Kowalski, le chef de l'équipe technique et scientifique. Seul, l'Archiviste mangeait, buvait, rampait, vivait dans cet endroit. On ne le voyait jamais entrer ni sortir du lieu, si bien que tous les condés avaient la certitude qu'il résidait dans cette taupinière. Ils

imaginaient vers l'arrière, une sorte de cuisine, avec un réchaud à gaz et une paillasse dans un coin. Une armoire et des conserves, un évier jauni. Ils avaient tous oublié qu'une porte à l'arrière lui permettait un accès discret. Tous l'appelaient « l'Archiviste », ou encore « la Taupe ». Quel gendarme se souvenait encore de son nom ? Il était enfermé dans ce lieu depuis tant d'années. Bauman lui avait demandé, il s'appelait Paul. Bauman était un des rares flics à aller fouiller là où on recensait toute la misère morale de l'espèce humaine dont on ne voulait plus se souvenir. C'était de cette caverne de l'oubli que le dossier avait été dérobé à la poussière, peu de temps auparavant. Un dossier rougeâtre qui avait été traité avec la plus grande négligence, et dont les quelques heures passées dessus n'avaient donné que fumée. Un beau gâchis quand on connaissait les conséquences pour les victimes.

D'un geste nerveux de la main, il balaya cette conclusion en posant la chemise sur une table, à côté du fauteuil, puis se leva.

La soirée avait été calme. Le crépuscule l'avait d'abord conduit vers ce qu'il appelait « son exutoire ». Un endroit où il se débarrassait des idées noires qui occupaient son esprit. C'était un pont sur la ligne de chemin de fer vers Cherbourg, au-dessous duquel les trains passaient et tentaient à chaque fois de le happer avec le déplacement d'air. Il adorait regarder les trains à la nuit tombée. Les lumières derrière les vitres, les têtes furtives des passagers, le conducteur qu'on devinait dans sa cabine sombre. Il protégeait cette manie comme un secret inviolable. Il imaginait tout de suite les intellos de la brigade murmurer des meuglements ironiques. Est-ce que les vaches rêvaient de prendre le train ? Elles devaient plutôt rêver de prairies à brouter. De bonne herbe tendre à ruminer pendant le passage des trains. Peut-être une bonne saillie de temps en temps. Mais partir en train, Bauman avait un doute. Alors

qu'il rêvait lui de partir un jour, dans un train qui irait le plus loin possible. Il prenait assez souvent le train pour aller à droite ou à gauche. Mais c'était pour « aller » et non pas pour « partir ». Lui même savait-il ce qu'il entendait par-là ? Il en avait parfois peur.

Après avoir ruminé seul dans la nuit, il avait regagné sa maison. Le téléphone n'avait pas sonné. Il avait étranglé la vieille horloge à balancier pour l'empêcher de marteler le temps. Quand celle-ci se taisait, le silence immense tapissait la maison, malgré l'album d'Aérosmith qui tournait en boucle depuis le début de la soirée. Un silence qui lui plaisait.

Il erra dans le salon. Il ne ressentait pas la fatigue après une journée qui avait été assez tranquille. La perspective de tourner dans un lit, en attendant un hypothétique sommeil, ne l'enchantait pas et curieusement, il n'avait pas envie de se plonger dans un livre. C'était étrange ce soir, il avait la sensation que quelque chose flottait dans l'air. Il ne savait pas quoi. C'était un peu comme une nuit de pleine lune. Comme une nuit où toutes les forces surnaturelles sont éveillées. Il se dirigea vers la commode sur laquelle une bouteille brillait près d'une lampe et versa une dernière goutte de whisky dans son verre qu'il but avec une autre cigarette. Resté debout, il regarda autour de lui, les murs du salon où des tableaux et des lithographies, dans l'ombre des abat-jour, ouvraient comme des lucarnes mystérieuses sur un autre monde. Il écarta le rideau de la porte-fenêtre et regarda le ciel. La lune arborait son croissant. Pas de pleine lune ce soir. Pourtant !

Il revint sceptique à ses murs. Alex avait eu de la chance. Il avait réussi finalement à considérer cette maison comme la sienne, mais il avait parfois des doutes. Il lui arrivait encore de se demander s'il avait payé le loyer, et il imaginait un hypothétique propriétaire, avec le sourire ou la morgue, selon l'humeur. Un oncle, qu'il n'avait jamais

connu, était mort. Bizarre ! Le notaire qui était le croquemort des fortunes avait été incapable d'établir la relation mais le défunt désignait Alex comme son neveu. Il était le seul héritier indiqué par le testament, et il avait reçu une certaine somme d'argent. Pas énorme, mais de quoi constituer un apport. Encore plus bizarre ! Après la mort de ses parents dans un accident de voiture, il avait passé sa jeunesse dans une famille d'accueil qui puait l'ennui comme on enfle des perles. Une marâtre décolorée et vulgaire qu'il appelait la « grosse » et un parâtre insignifiant qu'il appelait le « moustachu ». Après quelques lectures, il avait fini par les appeler les « Ténardier ». Pourtant il avait un oncle ! C'était le mot qu'il employait à défaut de précision. Encore un qui aimait les enfants chez les autres. Ou bien l'existence de cet oncle avait-elle une origine moins conventionnelle ? Encore un mystère qu'il n'avait pas éclairci. Toujours est-il que grâce à cet oncle putatif, il était propriétaire d'une grande maison, dans un quartier agréable de la ville. Une grande maison du début du XX<sup>e</sup> siècle, avec un jardin et une terrasse, sur laquelle il prenait le soleil en été. Encore une fois, il avait été surpris en voyant le prix dans la vitrine de l'agent immobilier. Il avait d'abord pensé à une erreur, ou peut-être une hallucination. Une pareille maison ! En ville ? Si bon marché ? ! Il y avait forcément un os quelque part. Apprenant qu'il était flic, l'agent immobilier, grave, l'avait joué réglo. Assis dans son bureau, il avait ramené les pans de sa veste sur son ventre et s'était accoudé à son sous-main en cuir, les poignets entravant légèrement sa bouche comme s'il voulait emprisonner les paroles qu'il ne voulait pas prononcer. Le fauteuil nerveux avait grincé. D'un air gêné, il avait cherché ses mots et n'en trouvant pas, avait répondu, surpris lui-même par ce qu'il disait, qu'il ne s'agissait pas d'un os, mais d'un fantôme qui hantait la maison, depuis des années déjà, et personne n'en voulait. Bauman avait

souri, paraphé et signé en bas du contrat de vente. Il était prêt à partager les murs avec Casper ou quelque autre créature évanescence, le cas échéant.

Alex avait emménagé dans cette maison tombée du ciel, avec une sorte de vertige. Il avait réfléchi que se poserait pour lui le problème de la transmission, lui qui n'avait jamais rien possédé. L'art de se poser des problèmes où il n'y en a pas. Il n'avait pas d'enfant, en tout cas ne s'en connaissait pas. Il pensait même qu'il n'en aurait jamais. Arrivé à quarante ans, était-il encore dans la course ? Les échecs sentimentaux s'étaient accumulés, comme les gags dans un film de Chaplin. Le dernier remontait à deux semaines. Ou alors, n'y avait-il eu qu'un échec, le premier. Il y avait eu cette fille, pendant ses études. Ces moments de bonheur et puis brutalement, cette séparation qui avait fracassé l'équilibre qu'il avait construit. Et tout ce qui avait suivi n'avait été qu'une succession de lendemains sans histoire ? De malentendus ? Les femmes avaient pris la fâcheuse habitude de passer et, lui, restait sur le quai de la gare, à suivre le mouvement des trains. Trop pris, trop absent. Il n'avait pas pris la peine de les retenir, parce qu'une femme, c'était fait pour partir. Et finalement, plus le temps avançait, plus il aimait sa solitude, sensation qu'il avait commencé à cultiver dès son plus jeune âge. Même si parfois il ressentait un vide. Mais son quotidien lui collait au corps, comme un pull sale et déchiré dont on ne veut pas se séparer.

Alex porta de nouveau son attention sur le dossier abandonné sur la table. Qu'est-ce qui avait pu conduire les enquêteurs de l'époque à ne pas poursuivre leurs investigations ? Les indices manquaient, c'était évident, mais il lui avait toujours semblé que les recherches avaient été trop succinctes. Il n'y avait aucun témoignage. Comme si l'enquêteur avait fait en sorte de ne pas trouver de piste, d'ignorer les témoins, d'entretenir l'obscurité. L'impres-